

Publications Megamachina

Collection **Des Amis**

2025

DU CŒUR DE L'ÉMEUTE

CRITIQUE POSITIVE



Du Cœur de l'émeute

Critique positive

« À Paris, le second samedi des Gilets jaunes, nous nous massons vers le bas des Champs-Élysées. Nous voulons marcher sur l'Élysée, évidemment. Une ligne de gendarmes mobiles nous en empêche. Une Marseillaise retentit. Elle est à l'adresse des casqués. Elle leur dit, ingénuement : « Allez, les gars, venez avec nous. Laissez-nous passer. Changez de camp. Nous sommes du même bord. » C'est bien sûr une illusion enfantine, à quoi répond un cumulonimbus de gaz lacrymogènes. Nous nous dispersons. Certains vomissent. Tout le monde pleure. Un quart d'heure plus tard, une fois la nuée toxique évanouie, la même foule se masse à nouveau contre la même ligne de gendarmes. Une seconde Marseillaise s'élève, sauf que celle-là veut dire : « C'est de votre sang que nous abreuverons nos sillons. Vous êtes des chiens galeux. Nous allons vous manger. » Un gouffre subtil sépare ces deux chants. Tout est dans la façon. Une Marseillaise n'est pas nécessairement une Marseillaise. »

Cette citation est tirée du livre *Maintenant*, troisième opus du Comité invisible après *l'Insurrection qui vient* et *À nos amis*. Pour ceux qui ne le connaissent pas, c'est un comité anarchiste de tendance appeliste, se présentant comme faisant partie d'une avant-garde révolutionnaire. Nous aurons l'occasion de citer à nouveau leurs textes.

Tout d'abord, il convient d'expliquer la façon dont nous avons vécu le mouvement des Gilets Jaunes. Lorsque les premiers appels à la mobilisation commencèrent à circuler,

principalement sur Facebook, nous ne prîmes pas la chose au sérieux. Il faut dire qu'il est de bon ton dans nos milieux de mépriser ceux qui croient en la possibilité d'une révolte des foules faisant vaciller l'État. Cependant, nous avons immédiatement compris l'intérêt politique que pouvait avoir un mouvement social émergent en marge des partis et syndicats ennemis. Le 17 novembre 2018, nous nous sommes donc rendus à la première manifestation organisée spontanément chez nous. Celle-ci était alors quasiment vide de militants politiques, hormis quelques syndicalistes de Sud Rails. Ces derniers allaient dès le départ, voir des gilets jaunes lambdas pour alerter sur la présence de fascistes dans la manifestation, ce qui laissait les gens dubitatifs. Mais nous tolérions leur présence du fait de la faible menace qu'ils représentaient, et nous allions plus tard nous en mordre les doigts. Quoiqu'il en soit, il avait été alors relativement facile pour nous de prendre la tête de la manifestation.

La semaine suivante, nous décidions d'envoyer une délégation de militants à Paris. Nous rejoignons alors le matin même, zouaves et identitaires parisiens, pour partir en cortège sur les Champs-Élysées. C'est à ce moment-là que les membres du Comité invisible nous virent arriver avec une banderole faite-main portant l'inscription : si vous voulez que ça pète, continuez le racket. La foule était alors hétéroclite mais quasiment uniforme sur le plan ethnique. Il y avait à ce moment-là des vieillards, des pères de famille, des ruraux côtoyant des zadistes à dreadlocks qui s'affairaient

immédiatement à détacher du sol des pavés à lancer sur les lignes de CRS.

Nous fûmes immédiatement pris au cœur de l'émeute. Les manifestants s'organisaient spontanément pour brûler ce qui pouvait l'être et dresser des barricades sur les grandes avenues, au milieu d'un nuage continu de gaz lacrymogène que nous n'étions pas du tout prêts à respirer.

Déjà à ce moment-là, notre impréparation à ce type de situation sautait aux yeux. Nous n'avions pas de lunettes, pas de masques, pas de protections corporelles ni d'outil pour affronter la police. Cette dernière se montra dès le matin de la journée d'une extrême agressivité. Cela surpris d'ailleurs une grande partie des manifestants qui étaient sincèrement venus manifester de toute la France dans la non-violence.

Il faut également noter qu'à ce moment-là, la mouvance antifasciste était relativement absente. Cela expliqua l'espoir naïf d'un certain nombre de militants du Bastion, de voir une convergence proto-fasciste de militants nationalistes, anarchistes et pourquoi pas marxistes. Il faut dire que ce fantasme d'un front large anti-libéral, réunissant le spectre entier des socialismes, ne date pas d'hier. Sauf que dans le monde réel, le cercle Proudhon créé par les maurassiens n'eût pratiquement aucun impact, et les squadristes italiens des années 20 n'étaient pas tous de grands lecteurs de Sorel et Blanqui. Ça n'enlève rien au fait qu'il existe aussi chez nos adversaires politiques, des gens qui ne soient pas fermés à l'idée d'agir à nos côtés. Mais nous sous-estimons toujours

l'antifascisme pathologique qui subsiste chez les gauchistes, auquel le nom d'alter-mondialistes convient mieux à l'observateur précis.

Nous remontions le samedi suivant à Paris, pour l'acte III, mais cette fois bien mieux équipés. Nous arrivèrent relativement tôt sur les champs, derrière une bâche conçue par les zouaves et qui marquera les esprits : le peuple aux abois, tuons le bourgeois. Cet acte fût bien plus violent que le précédent. Que mes camarades ayant vécu cette période nous pardonnent si nous faisons erreur, mais il semble que c'est ce jour-là que démarra le premier affrontement entre nationalistes et antifascistes interne aux Gilets Jaunes. Cette manche fût remportée par notre camp, mais ça ne se termina pas toujours de cette façon.

Pour en revenir à notre ville, nous enchaînions chaque samedi les mobilisations. Nous participions même durant la semaine à des levées de péages d'autoroutes, ou des blocages de ronds-points. Nous étions très présents certes, mais constamment dans l'entre-soi. Absolument rien n'était mis en place pour nous faire connaître des gilets jaunes ordinaires, ni des figures locales ayant émergées dans l'organisation des mobilisations. Il était parfaitement contre-nature pour le militant faf d'aller à la rencontre du peuple et de tisser des liens avec des gens différents de lui. Nous étions inconsciemment dans la croyance qu'il suffisait que les autres manifestants qui nous entouraient soient issus de la France périphérique, pour qu'ils adhèrent spontanément à nos idées.

Et ce qui devait arriver arriva, nous furent bien vite rattrapés par la réalité.

Alors que nous déambulions chaque samedi dans les rues, les antifascistes étaient, eux, à la manœuvre pour investir le mouvement. Ayant identifié les meneurs qui tentaient de structurer les gilets jaunes, ils leurs proposèrent de profiter de leurs réseaux militants, de leurs ressources matérielles comme de leurs lieux de réunion. Nous pressentions bien tout cela, nous observions qu'ils étaient chaque samedi plus nombreux, mais nous restions passifs. Arriva l'acte 9, où les antifascistes se sentirent suffisamment fort pour tenter de nous éjecter de la manifestation. Il ne réussirent pas ce jour-là et durent rentrer bredouilles, mais les gilets jaunes lambdas remarquèrent tous que deux camps s'étaient affrontés. À partir de ce moment-là, les antifascistes activèrent tous les leviers possibles pour monter les manifestants contre nous.

Par le bouche à oreille ou les réseaux sociaux, ils diffusèrent massivement l'idée que nous étions des supplétifs de police venus ronger le mouvement de l'intérieur. Beaucoup de personnes restaient au départ indifférentes à ce discours, sauf que nous ne produisions aucune communication permettant de rétablir la vérité. Obligatoirement, le mensonge finit par prendre, parallèlement aux affrontements qui devenaient de plus en plus violents. Si durant un acte nous parvenions à faire fuir les antifascistes à coups de bâtons, l'inverse se produisait le samedi suivant.

Le point culminant fût l'acte XIII, que nous serions bien en peine d'expliquer en détail puisque nous n'y étions pas. Mais pour en dire quelques mots, les antifascistes avaient appelés à la constitution d'un cortège antiraciste et populaire. Nous étions tous conscients alors qu'il allait se jouer ce jour-là un épisode décisif dans le rapport de force qui s'était constitué. Des camarades de différentes villes, notamment parisiens, étaient venus prêter main forte. Sauf que les nationalistes se retrouvèrent face à un bloc antifasciste trois fois plus grand et sur-armé. Nos militants se montrèrent ce jour-là héroïques, personne ne peut le nier, mais finirent pas reculer devant l'inégalité des forces en présence. Ce jour-là, la victoire des antifascistes était totale, pas seulement militaire mais aussi médiatique et politique. Ils apparaissaient désormais aux yeux des manifestants comme les défenseurs du peuple face à l'ordre bourgeois. Nous tentèrent bien de revenir en nombre deux semaines après, mais c'était trop tard. Les gens nous regardaient comme des pestiférés. Nous étions les barbouzes, les casseurs de grèves, les fascistes tels que l'entendent nos ennemis. Nous avons été incapables de saisir l'opportunité politique que nous offrait ce mouvement. Pour reprendre la formule d'un camarade ici présent, nous étions restés assis sur le quai, à regarder passer le train de l'histoire.

Qu'avons-nous tiré comme enseignements de ces événements ? Pas grand-chose, il faut être honnête. Pour être un peu positif, nous sommes légèrement plus conscients des enjeux sociaux qu'il y a quelques années. L'immigration n'est plus le seul sujet traité par nos organisations militantes certes,

mais sommes-nous moins ghettoïsés pour autant ? Posons-nous chacun, ici-même, les bonnes questions. Si un tel climat révolutionnaire refaisait surface, cela se terminait-il d'une autre manière ? Serions-nous capables d'être l'avant-garde qui guiderait la multitude ?

Pour répondre à ces questions, nous devons observer notre quotidien. Suis-je un travailleur nomade, évoluant dans le monde des emplois du tertiaires sans prise sur la vie économique ? Ou est-ce qu'à l'inverse, je suis un travailleur manuel, enraciné dans une PME de la France périphérique et apprécié de ses collègues ? Suis-je un activiste autiste, vivant à travers un folklore incapacitant et fantasmant le passé ? Ou est-ce qu'à l'inverse, je suis un militant réaliste investi dans sa paroisse, une association de quartier ou un petit syndicat ? Suis-je un extrémiste caricatural, incapable de convaincre mon entourage de la justesse de mes idées ? Ou est-ce qu'à l'inverse, je suis quelqu'un de radical et cohérent, attirant la sympathie populaire par mes choix de vie intègres et positifs ?

Il n'y a malheureusement rien de nouveau. Le jeune Venner faisait déjà en son temps le même constat lorsqu'il écrivit son manifeste en prison, *Pour Une Critique positive* :

« Le travail de ces dernières années fut accompli par de petites équipes, voire des isolés. Ces noyaux étaient composés de militants véritables, éduqués, sûrs, compétents. Avec des moyens infimes, mais de la ténacité et de l'imagination, ils furent les artisans de tous les succès partiels enregistrés dans la

lutte. La preuve est faite que cinq militants valent mieux que cinquante farfelus. La qualité des combattants, est, de loin, préférable à leur quantité. C'est autour d'une équipe minoritaire et efficace que la masse se rassemble, pas l'inverse. »

Lorsque nous observons notre mouvance actuelle, deux grandes tendances stratégiques semblent se dégager. Il y a tout d'abord celle du mouvement de masse, portée par ceux qui voudraient reproduire en France la *Casapound* italienne ou l'Aube dorée grec. Ensuite, celle de l'aristocratie militante, plus proche de la ligne de Venner lorsqu'il était activiste. La première stratégie suggère qu'il nous faut abandonner tout recours à la violence et positionnement idéologique pouvant être jugé clivant. La seconde stratégie implique de former des cadres en priorité et d'écarter de nos milieux ceux qui seraient jugés trop inefficaces dans la lutte.

Il semble que ces deux voies nous mèneront systématiquement à l'échec si elles ne fonctionnent pas de pair, de façon complémentaires. Pour ce qui est du mouvement de masse, il ne peut se bâtir avec une stratégie de communication bien rodée, en cachant les croix celtiques et en se présentant comme de droite ou patriote. La dernière manifestation organisée par notre camp à Romans-sur-Isère l'a bien montrée, on n'attire pas le peuple avec de belles publications Instagram.

Sur la question de la violence, que celle-ci alimente une répression toujours grandissante est une évidence. Qu'elle nous éloigne des gens lorsqu'elle est utilisée de façon injuste

et disproportionnée c'est indubitable. Cependant, croire que nous pouvons nous en passer et qu'elle est systématiquement néfaste à notre cause, est un leurre de petit bourgeois ne s'étant jamais confronté au réel. Jamais les français ne nous reprocheront d'organiser notre auto-défense face aux racailles de banlieues et aux milices antifascistes. Pour aller encore plus loin, comment pouvons-nous prétendre aux français que nous sommes leurs défenseurs, si nous sommes incapables de nous défendre nous-mêmes ? Ni des bagarreurs outranciers, ni des bourgeois apeurés, nous devons être des professionnels de la violence. Nous devons avoir l'intelligence et la discipline pour être gagnants sur tous les plans lorsque nous y avons recours. Nous devons systématiquement anticiper les conséquences médiatiques, judiciaires et politiques de l'utilisation de la force. En ce sens nous devons nous inspirer de nos adversaires antifascistes qui réussissent toujours à justifier médiatiquement leur violence, ce qui entraîne une impunité judiciaire. En ce qui concerne l'aristocratie militante, elle ne sert à rien si elle n'a aucune prise sur la population. En revanche, elle est obligatoire si nous voulons construire un grand mouvement nationaliste, enraciné dans la société et capable d'obtenir de grandes victoires politiques.

Mais comment cette aristocratie militante peut-elle naître ? Exclure les farfelus de nos organisations militantes ne peut suffire. Nous aurons surtout besoin de deux éléments essentiels. Tout d'abord, il nous faut une colonne vertébrale idéologique cohérente et capable de répondre à toutes les

problématiques. C'est ce que Venner souhaitait construire au temps de la revue *Europe Action*. Deuxièmement, une école de cadres tant théorique que pratique. C'est ce que Duprat jugeait nécessaire dans le manifeste NR, afin de mener une action réellement révolutionnaire. En résumé, nous devons agir par étape. Nous ne pourrons avoir une aristocratie militante si nous n'avons pas les outils capables de former rapidement et efficacement celle-ci. Nous ne pourrons avoir de *Casapound* français si nous n'avons pas dans chaque ville de France de nombreux cadres politiques efficaces et déterminés. Enfin, nous ne pourrons avoir de révolution nationale si ce mouvement nationaliste n'évolue pas en symbiose avec les différents mouvements sociaux que nous connaissons à l'avenir.

Mais croyons-nous encore en la possibilité d'une révolution nationale ? Nous pensons-nous capables de monter dans le train de l'histoire la prochaine fois qu'il se présentera à quai ? Et d'ailleurs, se présentera-t-il tout simplement ? « Je ne verrai pas probablement la révolution de mon vivant » se disait Lénine à Zurich, en décembre 1916. L'histoire lui donnera pourtant bien tort. Bien sûr, il n'y aura pas de grand soir comme nous pourrions l'imaginer, qui se terminerait pas un soulèvement des nationalistes et la prise de l'Élysée. Quand bien même une telle situation surviendrait durant un moment insurrectionnel, cela n'aurait aucun effet. La raison en est que le pouvoir ne réside plus dans les institutions, mais dans les flux. Bloquer les flux, c'est la clé qui peut faire dérailler la machine. C'était sous nos yeux pendant les Gilets jaunes, et

aucun de nous n'a su alors le comprendre. Lorsque nous déambulions dans les rues, ce n'est ni de la préfecture, ni de l'hôtel de ville, que la police nous empêchait d'approcher. C'était les gares, véritables lieux de pouvoir où circulent quotidiennement marchandises et matières premières. Pour citer de nouveau le Comité invisible dans *À nos amis* :

« Le pouvoir réside désormais dans la gestion des flux de marchandises et de personnes. Il est partout autour de nous [...], nul ne le voit parce que chacun l'a, à tout moment sous les yeux, sous la forme d'une ligne haute tension, d'une autoroute, d'un sens giratoire, d'un supermarché, d'un programme informatique. Le pouvoir c'est l'organisation même de ce monde, ce monde ingénié. La véritable structure du pouvoir, c'est l'organisation matérielle technologique et physique de ce monde. Le gouvernement n'est plus dans le gouvernement »

C'est probablement là que se trouve la principale victoire des Gilets Jaunes, avoir mis en évidence la nature réelle du pouvoir. Economiquement, la situation est bien pire aujourd'hui qu'en 2018. Le carburant est en moyenne 30% plus cher, et s'ajoute maintenant à cela l'inflation du prix de l'énergie. Tout cela ne sera pour autant pas suffisant pour un retour des émeutes dans la capitale. Les français ayant subi les foudres de la macronie ont bien compris que monter en masse jusqu'à la capitale et s'y faire nasser comme du bétail ne ferait rien avancer. Il en va de même pour les autres métropoles. Manifester dans les villes ne fera pas tomber l'État. Lorsqu'un nouveau mouvement social de fond

émergera, il devra frapper simultanément les flux, partout sur le territoire. C'est là que nous aurons un rôle à jouer.

Nous devons apprendre de nos adversaires, les techniques de blocages et de sabotages qui nous sont historiquement étrangères. Si nous voulons représenter un contre-pouvoir face aux institutions, nous devons être capables de nous attaquer aux routes, aux rails, aux raffineries ou aux supermarchés. Sans cette capacité à engager un rapport de force, nous resterons dans le domaine du spectacle. Là encore, nous devons aux Gilets Jaunes d'avoir mis en évidence la nécessité de l'action directe. C'est ce qu'affirmera le politologue Jérôme Fourquet dans le documentaire France 5 *Gilets Jaunes, La Fabrique de la Révolte* :

« Ce qui va rester dans l'inconscient collectif comme la grande leçon de ce mouvement, c'est que la casse paye. Et ça, c'est très dangereux, parce que c'est un préalable qui est redoutable. Emmanuel Macron a sorti le canadair : 11 milliards d'euros. Mais le message qui a été envoyé, c'est que si on ne casse rien, si on ne casse pas, on n'est pas entendu. Et donc ça, je pense qu'on n'a pas fini d'en voir les conséquences dans les mois, les années qui viennent, parce que cette leçon, ce bilan-là, il a été très fortement partagé et ressenti par beaucoup de nos concitoyens ».

Mais à quoi bon l'action directe, si nous ne savons pas pourquoi nous agissons. À quoi bon vouloir la révolution, si nous n'avons pas de projet de société. Soyons réalistes, de ce côté-là aussi nous avons tout à construire. Depuis la dissolution du Bastion Social en 2019, une dynamique s'est

mise en place. Partout sur le territoire, des noyaux militants se sont constitués. Cela représente peut-être 5 ou 10 fois plus de militants potentiels aujourd'hui. C'est un début, mais ce n'est pas assez pour peser sur le cours de l'histoire. Zéro plus zéro, cela fait toujours zéro. Pour que d'ici quelques années, il y ai dans chaque ville de puissantes organisations militantes, il va falloir se mettre au travail dès ce soir.

Si la période actuelle ne nous permet pas d'envisager un mouvement centralisé, nous devons au moins mettre en place des outils de coordination. L'objectif sera que les communautés les plus anciennes et les plus abouties soutiennent la maturation des communautés plus récentes. Cela nécessitera une mise en commun des ressources, des réseaux et des savoirs. Plus nous apprendrons à fonctionner de manière horizontale, plus nous serons efficaces et moins la répression n'aura de prise sur nous. Il faut dire que celle-ci n'ira pas en s'arrangeant.

Marine Le Pen pourrait bien gagner la présidentielle de 2027, c'est l'État profond qui continuera de gouverner. Gouvernement des loges et lobbys, des banques ou des juges. Nous pouvons l'appeler comme nous le voulons, il reste que gagner une élection n'est pas suffisant pour obtenir le pouvoir absolu. Les années qui viennent seront difficiles. Nous devons faire face à de nouveaux outils techniques et judiciaires produisant de la répression. Identité numérique, Vidéo surveillance algorithmique, disparition de l'argent liquide. Face à cela, le mouvement que nous devons

construire ne devra pas être centralisé et vertical, mais horizontal et protéiforme. Il devra être la somme de communautés enracinées et de lieux associatifs, de syndicats et d'entreprises, de réseaux d'entraides et de solidarité. Ce n'est que comme cela que nous gagnerons le cœur des Français.

